

LES MERVEILLES D'UN MONDE EN CHANTIER

À propos de l'exposition monographique
Still Life / Life style de Pierre-Marie DRAPEAU-MARTIN
À Aponia, centre d'art contemporain

Si le temps s'écoule comme un fleuve intranquille, Pierre-Marie Drapeau-Martin nous propose de sortir un moment la tête de l'eau pour prendre la mesure du courant. Son exposition personnelle **STILL LIFE / LIFE STYLE**, au centre d'art contemporain de Villiers^{s/} Marne, jette ainsi au visiteur un premier radeau, grille de chantier entremêlée de restes de lianes sèches où se glissent objets accidentés et images *incidentées*, où les fins de pellicule font écho aux fins de marché, mis en lumière par une grande nature-morte photographique, très picturale dans sa composition, mais reproduite sur bâche et renversée comme les cagettes qu'elle contient, comme pour nous rappeler que, dans un monde en chantier, tout coule, tout tombe, à pic – mais que l'artiste, promeneur et glaneur, le relève.

L'on comprend alors sa complicité discrète avec le renard, animal qui jalonne l'exposition. On l'aperçoit notamment marauder un plat de restes, entre chien et loup, dans des fragments du film que Pierre-Marie Drapeau-Martin réalise sur les relations particulières des femmes de sa famille à l'alimentation. Car dans le sillage de notre embarcation de fortune est projeté, en biais sur le mur, un premier extrait de *Quelque chose sur le feu*, portant sur sa grand-mère « Gil » (ou « Le Jardin I, Kermorvan »).

Ainsi, ce premier ensemble, intitulé **Bouffées**, donne le ton des autres cycles que l'on peut embrasser du regard depuis ce poste d'observation, et qui se répondent. Au triptyque de *La Terre* répond la constellation sur aluminium des *Oiseaux* ; au radeau de *Bouffées* l'autre grille d'*À la Caisse* ; puis vient le livre-somme *Ivre d'or* ; *L'Écran, le jardin puis la rue* ; et enfin les grands tirages brillants de *Fruits et Légumes de saison*. Ici, les frontières comptent moins que les passages, dans le temps, dans l'espace ou dans la diversité des supports. Faisons un tour d'horizon.

Les trois photographies de **La Terre** rendent sensible la filiation qui unit à travers le temps les trois femmes auprès desquelles l'artiste a grandi, et qui donnent lieu chacune à un chapitre de *Quelque chose sur le feu*. Mais l'arbre généalogique évoqué par ce triptyque vertical laisse bruisser aussi une évolution qui les excède. D'une image à l'autre, la nature se raréfie ; à la végétation du jardin en noir et blanc se substituent le vert sombre des bennes en plastique et celui, criard, d'un arbre idéal imposé sur un sac de course usé. À l'inverse, le gris a quitté l'image pour se couler dans un univers de béton. D'une génération à l'autre, le geste a changé de portée, pour infléchir, même s'il demeure en retrait, les modes de consommation : le freeganisme a remplacé l'équivoque de la semaille et du ratissage, le jardinage s'est adapté à la ville de pierre.

Un même mouvement traverse l'envol du cycle des **Oiseaux**. Le premier de ces tirages sur aluminium rappelle par ses reflets froids la brillance des couteaux : Gil s'y empare à deux mains d'un jeune poulet, la bouche fendue d'un sourire à la fois jubilatoire et carnassier, impression que renforcent les dimensions imposantes du tirage en noir et blanc et le flash qui la nimbe d'une aura d'ogresse de conte de fées. La suite de la constellation revient à plus de douceur avec le retour de la couleur. Les miroitements irisés du métal transfigurent les images, brouillant dans les hautes lumières les identités et les âges selon le déplacement du spectateur : une mésange prend le grain du souvenir en super-huit, un tas de fumier où des pommes de terre ont été mises au rebut devient soudain le nid de la poule aux œufs d'or,

brillant d'un jaune qui dore aussi la photographie d'Armelle, la mère de l'artiste, jeune et fièrement dressée entre des sacs de fruits à peine cueillis, ou celle d'Andréa, sa fille, oiseau surpris par l'objectif alors qu'elle cuisinait dans une robe à plumes... Le motif aviaire se parachève dans la dernière du cycle qui isole le bras nu d'Andréa, devenue jeune femme, prenant appui sur le dossier d'un canapé brun. L'oiseau, en l'occurrence une grive que Chateaubriand n'aurait pas reniée dans son rapport à la mémoire intime, n'est plus ici que représentation d'une représentation, comme l'arbre dans *La Terre*, mais son support le rend plus que jamais incarné, au sens premier du terme puisqu'il est tatoué. La dévoration n'est plus à l'ordre du jour, mais au poulet vivant répond aussi le cuir mort du canapé, dont la teinte, proche de celle de la peau humaine où les poils peuvent aussi pousser en liberté, invite à reconsidérer notre rapport au monde animal. Peut-être, après tout, que l'homme est une bête comme une autre, une bête capable toutefois de se mettre les autres dans la peau. Comme Andréa.

Justement, l'espace ouvert du centre d'art autorise les vagabondages d'un cycle à l'autre, et nous retrouvons Andréa avec ***L'Écran, le jardin puis la rue***, dans un autre extrait, plus intimiste, de *Quelque chose sur le feu* (« Le Jardin II »). Le frère s'y fait le témoin de la métamorphose de la sœur, que nous retrouvons les cheveux coupés courts, pendant que l'on voit Andréa confectionner une recette intrigante qu'elle prendra en photo pour la publier sur son blog et son compte Instagram, avant de la déguster à l'écart. On sent sa joie apprivoisée, reconquise par l'expérimentation qui révèle que transformer les aliments participe à la transformation de soi. Au-delà de la représentation de soi, de la communication, le film fait la part belle aux jeux de lumières et de textures, sa pellicule est bel et bien sensible et nous fait humer les plats avec Andréa, toucher avec elle la gelée du bout du doigt, jouer avec elle d'une goutte d'eau tombée sur le marbre noir, contempler avec elle les états de la matière, du liquide à la gelée en passant par la vapeur... Bientôt vient l'appel de la rue : porter ce mode de vie hors de la sphère privée. Son expérience de la cuisine a aussi été celle d'une émancipation qui l'a portée à s'intéresser à d'autres sujets eux aussi intimes autant que politiques, comme le féminisme, l'écologie ou l'éducation. Dans son jardin venteux, Andréa confectionne ainsi ses pancartes en vue d'une grande manifestation végane. – Et pendant ce temps, le chat de cette sorcière en herbe, déambule intempestivement devant et derrière l'objectif, sans déranger personne.

Mais revenons **À la caisse**. Plus disséminé dans l'espace, ce cycle paraît aussi le plus hybride. Il nous accompagne depuis le début de notre tour d'horizon, en semant au fil de notre parcours les trois sérigraphies sur rouleaux de ticket de caisse qui composent « Les Répétitions ». Gil s'y présente en jeune épicière, tenant délicatement entre ses mains une corbeille de fruits savamment composée, avec un air recueilli qui n'est pas sans évoquer une jeune et humble Vierge Marie. Image iconique, que la mémoire retient, belle devanture. Gil a trouvé sa voie dans le commerce alimentaire, et peut-être est-ce ce que disent les rouleaux sur lesquels s'impriment son image : rouleaux rappelant la gaze des pansements, ceux qui rendent supportables les vieilles blessures de l'enfance, ou pouvant évoquer la traîne d'une mariée, car l'épicerie fut avant tout une aventure à deux ; rouleaux des parchemins où s'inscrit la ruminant de nos vies dans la surimpression du texte et de l'image, du passé et du présent ; rouleaux appelés aussi à devenir comme les bandelettes d'un passé momifié – et la troisième version, déjà, présente d'importants signes d'usure : papier jauni, décollé, aux bords abîmés, rayé des griffures roses... on arrive au bout du rouleau. Entre ces deux dernières répétitions-dégradations, le témoignage de Gil nous fait passer de l'autre côté du comptoir, avec une

avidité de parole qui sature la toile de texte. Elle nous fait entrer dans ces existences que le client occulte le plus souvent, réduit à une simple fonction économique. On découvre ses joies quotidiennes, la brisure causée par l'arrivée des grandes surfaces, et surtout l'intensité de sa soif de reconnaissance, en partie assouvie par le travail.

L'artiste lui-même a connu cette condition de caissier, dont il a *rendu compte*, un peu taquin, dans une lecture performée à l'occasion du finissage de l'exposition, « Indulgences », qui joue, avec la joie d'un enfant terrible, à renverser les rôles pour mettre en avant les forces symboliques à l'œuvre dans cet acte de payer. Encore une fois, le réel fait irruption dans l'art, fait corps avec lui, au-delà des catégories établies, parce que tous deux ont affaire au vivant, et que le vivant a à voir avec eux.

D'ailleurs, le troisième volet de ce cycle est constitué par l'autre grille posée au sol avec l'écran diffusant « Armelle's Home Cooking » et « La Machine à faire le vide ». La caisse devient ici la charge d'Armelle qui, à la suite d'une reconversion professionnelle, a troqué la robe de la magistrate pour la toque de la cuisinière à domicile. Sur les traces du même renard que chez « Gil », devenu presque indiscernable dans la nuit, nous la suivons jusque chez un de ses clients dans un noir et blanc empreint de l'imaginaire du polar, avec ses huis clos feutrés et ses travelings sur la grisaille d'une banlieue pavillonnaire où la nature se réduit comme peau de chagrin derrière les grilles des jardins. Armelle accomplit des gestes méticuleux, ritualisés : elle endosse son costume de cuisinière pour répondre aux injonctions hygiéniques qu'elle prend le temps d'expliquer – chaussures, tablier, gants et bandana orné de soleils aveugles, puis viennent les sachets plastiques, le grimoire aux recettes, et une curieuse boîte à outils dont elle extirpe à la manière de Mary Poppins une série d'ustensiles dont des couteaux qui paraissent démesurés. L'exécution de la butternut qu'elle a prise dans ses bras va pouvoir commencer, hors-champ. Revenue chez elle, Armelle nous parle, pendant que des images en couleur s'impriment à l'écran – la jeune fille fière qu'elle fut au milieu des sacs de fruits qu'on retrouve dans *Oiseaux*, l'antique van des vacances en famille, jaune comme celui de *Bouffées*, les photos de famille qui tapissent aujourd'hui le réfrigérateur de son *home, sweet home...* – de ce qu'a été pour elle ce foyer : un magasin, peuplé de voyeurs. Elle nous parle des injonctions qui pèsent encore sur les femmes. À l'écran se succèdent les photographies prises dans sa cuisine d'une orange pourrie et de compléments alimentaires. On entend ronronner, en basse continue, la machine à faire le vide, qui fait son œuvre. De cet extrait au suivant, « Liberté Ouais ! », Pierre-Marie Drapeau-Martin semble suggérer dans nos modes de vie la possibilité d'une émancipation par la parole. Il nous conduit ainsi dans une manifestation végane et antispéciste pour la fermeture des abattoirs, portant une parole rendue publique, unifiée par la scansion collective, et qui résonne régulièrement dans la salle d'exposition. Puis advient la métamorphose, le ralenti opérant comme le révélateur de notre appartenance au monde animal, muant les cris de la foule en mugissements bovins, ceux-là mêmes qu'on peut entendre aux abords des abattoirs, tandis qu'en surimpression, Andréa nourrit un autre de ses tatouages, représentant une poule. La lutte culmine dans un feu rouge, comme brandi pour mettre un terme aux barbaries spécistes, et pour tourner la rage en réparation. Il ne s'agit toutefois pas d'une simplification naïve : Pierre-Marie Drapeau-Martin conclut la séquence par un clin d'œil élégant autant que facétieux, dans le silence retrouvé, aux yeux fatals des dionées et aux gueules muettes des népenthès – carnivores.

Le dernier grand cycle de l'exposition renoue lui aussi plus étroitement avec la nature. ***Fruits et Légumes de saison*** propose dix grands tirages rutilants sur leur papier glacé dans leur cadre doré, issus pour l'occasion du livre d'art ***lvre d'or*** consultable dans l'exposition. La série

présente des *natures-mortes*, expression à laquelle l'anglais préfère *still life*, littéralement ce qui est *encore la vie*, ou *en vie*. Au mur, les images deviennent les dix notes d'une portée musicale, et cette métamorphose donne le ton, ou une des clés de l'ensemble de l'exposition : on reconnaît ici un geste devenu familier de transmutation, opéré successivement par le maraudeur, le recycleur, l'alchimiste, l'artiste. Comme le suggère l'autoportrait discret que l'on pressent dans son « Cygne », image iconique dotée d'un titre sobrement polyphonique, l'aventure consiste à redonner de la valeur aux boues, aux déchets, au cassé, aux ratés, à ce qui est en train de disparaître. La série égrène les petits trésors éclatants d'une poésie du quotidien où une « Patate douce » se voit couronnée de glorieuses germinations comme un jeune cerf à l'approche du printemps, où l'été se traduit par la désirable humidité de la chair vive d'une « Pastèque », répondant à l'image d'un « Chien noir » cuisant sous le soleil aride de l'automne, et qu'on prendrait facilement pour un sac poubelle... Ici, ce qui excède les limites des catégories imposées par la raison : entre l'objet et l'être animé, le vivant et le mort, le cycle des saisons met l'accent sur le continuum de l'être et de ses transformations. Les merveilles en puissance n'attendent que nos regards pour devenir ce qu'elles sont, comme ce « Balai » oublié par une sorcière, fait de feuilles et fait pour faire danser les feuilles, dans une fluidité qui nous porte de la nature vers la culture et de l'outil à l'œuvre, à moins qu'il ne nous ramène tout simplement au ratissage enfumé de Gil (*La Terre*) – une fois l'air retrouvé.

Still Life / Life style se propose donc comme une immersion au sein d'œuvres plastiques, visuelles et sonores, qui forment des cycles aux rythmes divers mais intimement liés entre eux, comme au sein d'un même organisme. Leur moteur est sans doute à chercher du côté de la transmission, avec une forme de générosité – d'une génération, d'une espèce, d'une classe à l'autre, tentant de mettre à nu les frontières entre le mort et le vif, la ville et le jardin, les saisons, l'humain, l'animal et le végétal –, ainsi que du côté de la transmutation, qui se trouve au cœur de la cuisine de l'artiste. Ancrée dans l'intime et dans le politique, cette exposition personnelle nous invite notamment à considérer ce que notre rapport à l'objet, et à l'objet quotidien qu'est la nourriture, dit de nous. Comment, en somme, dans un monde toujours en chantier, l'inanimé qui nous environne nous anime, comment il façonne aussi nos pratiques et nos modes de vie, comment il pourrait nous conduire, enfin, à habiter le monde en faisant nôtre l'indifférente sauvagerie des animaux, les seuls peut-être à échapper au double écueil de la réification et de l'anthropocentrisme qui font planer sur nous la mort de toute nature.

Benjamin GARNIER-JACQUINOT
Février 2020